

La précarité et les arts au XXI^e siècle : quelques réflexions

« Un livre doit être la hache
qui brise la mer gelée en nous »
(Kafka 1994 : 575).

Le mot « précaire » a une étymologie qui prête à rire, jaune. En effet, l'adjectif (attesté en langue française depuis 1336 et en langue allemande depuis le XVIII^e siècle) est emprunté à l'adjectif latin *precarius* signifiant « obtenu par la prière » (Rey 2006 : 2898). Il s'agit d'un terme juridique soulignant la dimension aléatoire, fragile et incertaine de ce qui ne peut s'obtenir que par la grâce de Dieu et par l'efficacité – ou non – de la prière. Donc ni par les lois humaines, ni par l'ordre naturel ou social. De ce fait, l'adjectif signifie étymologiquement qu'une situation actuelle ne pourra s'améliorer que selon le bon vouloir d'une force hautement supérieure. Cette force n'est peut-être pas arbitraire, elle est en tous les cas incontrôlable et imprévisible. En somme, de la volonté de l'inaccessible Dieu au bon vouloir de l'inaccessible patron, la différence n'est pas grande, et l'usage actuel de l'adjectif rejoint ironiquement celui de son origine au XIV^e siècle.

C'est dans ce sens, et en employant exprès une iconographie et un langage simplificateurs mais d'autant plus pointus, qu'un groupe d'activistes argentins, les *Iconoclastas*, définit le travail précaire : « Si tu travailles au noir. Si tu as un contrat flexible ou à temps partiel. Si tu ne bénéficies d'aucune couverture sociale. Si tu n'as pas le droit de te syndiquer. Si tu travailles chaque jour davantage en gagnant moins et dans des conditions plus difficiles : alors, tu es un travailleur précaire » (Iconoclastas 2010). Les icônes qui figurent sur leur site sous la rubrique ironique « Agit-pop ! » sont à la disposition de tous ; leur libre circulation à des fins politiques est explicitement souhaitée. Ces images font partie d'un « réservoir symbolique présent dans l'imaginaire social » et sont créées de façon à être immédiatement « lisibles pour pouvoir agir de manière efficace » (Iconoclastas 2011). Or, si la précarisation du monde du travail est bien un phénomène dépassant les frontières de l'Hexagone, comme le montre l'exemple ci-dessus, c'est aussi un sujet de prédilection d'un nombre grandissant d'auteurs et d'artistes francophones contemporains s'interrogeant sur les possibilités de sa représentation et de sa symbolisation.

I. De la pauvreté à la précarité

La pauvreté liée à l'idée de l'autonomie de l'individu et aux limites de ses possibilités matérielles et spirituelles a toujours été valorisée (cf. Naumann 2007 : 5). Au cours de l'histoire culturelle, la signification primaire - et péjorative - du terme de « pauvreté » a souvent été accompagnée de concepts de revalorisation.

C'est dans la philosophie de l'Antiquité que la pauvreté apparaît d'abord comme une attitude volontairement choisie envers le monde et comme une *conditio sine qua non* d'une méditation sur le « je » et d'une exploration du moi. Au Moyen Âge, l'appropriation critique de cette tradition de pensée au moyen d'une tournure transcendante a engendré dans la théologie chrétienne le principe de la pauvreté spirituelle. Privilégier les « pauvres en esprit » pour le royaume des cieux équivaut à une nouvelle appréciation de la pauvreté à double sens : une telle idée non seulement anéantit la perspective purement matérielle de la vie, mais renverse en même temps la relation entre la terre et le ciel. Cela vaut également lorsque la pauvreté n'est pas le résultat d'un renoncement volontaire, mais qu'elle a été imposée par les circonstances de la vie. Faire ressentir la limitation des aspirations matérielles et l'abnégation non pas comme une contrainte, mais comme une libération, une forme d'indépendance mentale est donc le *credo* de beaucoup de religions et de traditions philosophiques. Il convient de mentionner dans ce contexte que les représentants de concepts esthétiques de la pauvreté au XX^e siècle, tels que l'*arte povera* ou le « théâtre pauvre », pour ne citer que deux exemples récents, s'inscrivent dans la même tradition sémantique, qui par « pauvreté » entend une approche prônant la retenue, le détachement et la simplicité (cf. Bätzner 2007, Wiesel 2007)¹.

Il y a cependant un grand abîme entre cette idée positive de la pauvreté et toutes les formes de dénuement existentiel non pas choisi mais imposé par les circonstances et les conditions de vie. Celles-ci ne laissent aucune marge de manœuvre et ne contribuent pas à un renoncement volontaire. En effet, le philosophe Helmut Holzhey attire notre attention sur le fait que « d'un point de vue moral » il serait « impossible, car malhonnête de suggérer à une personne vivant dans le besoin qu'elle pourrait tirer de l'insuffisance matérielle un sentiment de revalorisation » (Holzhey 2001 : 16 *sq.*). Au sens premier et non métaphorique, la pauvreté implique un danger, celui de la maladie et de l'exclusion - et l'idéal préconisé d'une pauvreté volontaire risque de s'effriter face à la misère existentielle. « Comprise comme un manque de pouvoirs et de ressources, la pauvreté se définit par elle-même comme quelque chose de négatif », résume dans cette perspective la germaniste Alexandra Kleihues (2007 : 7).

¹ Pour une analyse des images de la pauvreté dans l'art du XX^e siècle voir Zupancic 1995.

Même si la pauvreté fait partie intégrante de toutes les époques, on peut signaler des changements significatifs intervenus durant les deux dernières décennies, et encore accentués depuis 2007 par les discours généralisés et globalisés sur la « crise » financière mondiale. Certes, depuis le début de l'industrialisation, la « crise » accompagne les processus de modernisation économique, technologique et social, au moins si l'on entend par « crise » cet état ouvert et transitoire d'une société qui - en rompant avec la tradition et en brouillant les repères - valorise la capacité d'affronter des incertitudes comme une stratégie de (sur)vie (cf. Mergel 2011, Meyer *et al.* 2013). Or, dans le contexte de la situation actuelle d'une « crise » financière à fortes répercussions politiques et sociales, une nouvelle sémantique de la pauvreté qui recouvre aussi de nouvelles réalités a émergé. De fait, les médias et bon nombre de publications en sciences sociales discutent non seulement d'une nouvelle pauvreté et des couches sociales défavorisées, mais parlent également de « précarité », de « précarisation » et de « personnes précaires ». Qu'entend-on donc par ces termes ? Quelle relation existe-t-il entre les deux concepts de la pauvreté et de la précarité ? Le second n'est-il pas seulement un euphémisme (à la mode) pour soustraire à notre attention « la misère du monde » (cf. Bourdieu 1993) ? Est-il légitime de résumer par le terme de « précarité » des processus complexes de marginalisation sociale tels qu'ils seront expliqués par la suite ?

Quel est donc l'état de la recherche par rapport aux problèmes de la pauvreté et de la précarité et de leurs représentations ? On peut *summa summarum* en dégager deux grands axes : une approche historique centrée autour de la pauvreté et des analyses sociologiques de l'exclusion et de la précarité. Les historiens s'intéressent en effet depuis une trentaine d'années déjà au phénomène de la pauvreté dans différents contextes historiques (cf. Fischer 1982, Geremek 1988), que l'on pense aux discussions autour de la pauvreté du tiers état face aux privilèges du clergé et de la noblesse au Moyen Âge et dans la première modernité (cf. Mollat 1978, Oexle 2004), ou aux analyses de la rupture qu'a consacrée l'industrialisation au XIX^e siècle avec la dilution des trois ordres dans une société de classes². On remarquera de même que depuis la parution de *l'Histoire sociale du travail* (*Sozialgeschichte der Arbeit*, van der Ven 1972) le large thème du travail s'est constitué en champ de recherches en sciences sociales (cf. Beck 1999, Supiot 1999) et en histoire (cf. Kocka *et al.* 2000, Bierwisch 2003). En proposant un diagnostic de l'état actuel de la société, la sociologie, pour sa part, emploie le terme d'« exclusion » pour élaborer une typologie différenciée des « marginaux »³.

² Voir à cet égard les études de Sassier 1980, Mommsen *et al.* 1981, Kocka 1990 et Reinheimer 2000.

³ Cf. à titre d'exemple les ouvrages de Castel 2003, Bude *et al.* 2008, Castel *et al.* 2009. Il serait intéressant de voir à quel point la théorie interactionniste de la déviance de Becker 1985 peut s'appliquer ou non au contexte de la précarité.

Les études littéraires et culturelles commencent de même à participer au débat avec un certain nombre d'ouvrages qui discutent les sujets de la pauvreté, du travail précaire et de l'exclusion sociale dans leurs rapports aux productions culturelles⁴.

II. Qu'est-ce que la précarité ?

Afin de répondre aux questions posées plus haut, nous pouvons donc nous reporter, pour une première approche, aux recherches en sciences sociales où la précarité est comprise comme un état étroitement lié aux changements structurels de la société et comme une catégorie relationnelle. Elle n'est donc pas identique à « l'exclusion totale du marché de l'emploi, la pauvreté absolue, l'isolement social complet et l'apathie politique forcée » (Brinkmann *et al.* 2006 : 17), mais signifie la diminution d'un « niveau auparavant généralisé des revenus, de la protection et de l'intégration sociales » (*ibid.*). Elle se caractérise par une pression massive exercée sur les travailleurs et les employés sous des conditions sociales fondamentalement changées. Les conséquences en sont la perte d'acquis dans la législation du travail, une multiplication des formes de l'emploi et du statut qui s'y rattache ; et partant de là, une hausse de l'insécurité sociale, de la peur du lendemain et une mise en question de la cohésion sociale (*cf.* Castel *et al.* 2009 : 11-18).

Guillaume Le Blanc propose, lui, une interrogation philosophique sur le statut ambivalent de la précarité. Ses réflexions prennent comme point de départ la « vie ordinaire » où l'être humain se trouve inscrit dans un cadre de fonctionnement social, impliquant le respect de normes, mais ouvrant également un espace de jeu et d'appropriation de soi. Or la vie précaire est le déclassement de la vie ordinaire et ne laisse plus aucun espace à la créativité : « La précarité expose une vie ordinaire à l'épreuve de la disqualification, à la vacuité de son statut social et à la méconnaissance de son humanité. Elle entérine un déclassement par la mise en avant d'un

⁴ Voir les ouvrages de Larmat 1994, Biron *et al.* 1996 ainsi que de Greaney 2008 dans lesquels sont analysées les représentations littéraires de la pauvreté, du Moyen Âge pour le premier, à travers les époques pour les deux autres. Plus récemment Brüns 2008, qui a proclamé une *social turn*, Lindner *et al.* 2008, Götz *et al.* 2009, Klettenhammer 2010, Böhm 2010 et 2011, Bikialo *et al.* 2013 ont accentué la thématique sous l'angle des études culturelles, c'est-à-dire en adoptant une perspective interdisciplinaire, en se penchant également sur d'autres media et en aiguisant les réflexions méthodologiques. L'impressionnant volume dirigé par Uerlings *et al.* 2011 qui a accompagné une exposition pour présenter les résultats (partiels) d'un réseau de recherche à l'Université de Trèves sur la « Mutation de formes d'inclusion et d'exclusion de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui » se penche surtout sur la pauvreté et ne fait que frôler le sujet de la précarité.

stigmaté produit par un attribut particulier – pénibilité du travail, flexibilité du travail, absence de travail » (Le Blanc 2007 : 113). S'il y a certes une précarité naturelle, au sens où notre finitude nous rend vulnérable, la précarité sociale en revanche n'a rien de naturelle. Elle reste, au contraire, un scandale, parce qu'elle efface l'avenir de la personne précaire en lui interdisant toute projection d'elle-même. Le paradoxe de la précarité consiste en son « invisibilité », parce que le précaire reste en attente, toujours lié à la normalité sociale, espérant retrouver son statut d'avant. Le précaire est donc à la fois exclu et inclus, dans une situation qui l'empêche « de mobiliser une critique sociale vigoureuse, d'organiser sa rage en contestation » (Le Blanc 2007 : 121). La précarité peut, par conséquent, être définie comme un état d'entre-deux, une situation provisoire et transitoire qui concerne non seulement « les misérables, les exclus et les chômeurs » ainsi que les emplois *per definitionem* instables, comme par exemple ceux des bonnes et des femmes de ménage (cf. Kovacshazy 2014), mais aussi – et de plus en plus – le secteur public dont les employés pouvaient penser, du fait de leur formation et de leur statut social, qu'ils étaient à l'abri de la précarisation. Notons que le mot « précarisation » insiste encore plus sur la dimension évolutive du phénomène, comme si même l'état précaire ne pouvait être permanent.

III. Le précaire dans les arts

Reste que l'imaginaire créateur est encore amplement négligé dans les recherches sur la précarité, et qu'une nouvelle approche s'impose. L'ampleur et la diversité de la représentation esthétique de la précarité illustrent la nécessité d'une réflexion méthodologique approfondie, d'une part, et de différentes études systématiques, de l'autre, à commencer par une vue d'ensemble sur l'histoire des termes « précaire » et « précarité » et les concepts qu'ils désignent à travers les siècles. Les sociologues Franz Schultheis et Stefan Herold (2009) ont déjà travaillé dans ce sens en reconstruisant le discours français sur la « précarité » et les circonstances de son adaptation à la situation en Allemagne. Ils ont toutefois esquissé les étapes de la circulation du concept plutôt à travers les frontières géographiques qu'à travers les disciplines, comme cela nous intéresse ici. Dans sa contribution pour ce volume, Margot Brink propose de considérer le terme de précarité, dont nous nous sommes approchés jusqu'à présent à travers une perspective philosophico-sociologique, comme un *travelling concept*, selon la définition de Mieke Bal, à savoir un terme théorique qui ouvre des voies nouvelles à l'analyse des objets culturels et qui, en engendrant de nouveaux domaines de recherche, permet la communication interdisciplinaire (cf. Bal 1999, 2002). Car la diversité de ce vaste panorama